Edzard Lutz (ed.)
Arabic and Semitic Linguistics Contextualized. A Festschrift for Jan Retsö

Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2015. 576 p.
ISBN : 978-3-447-10422-7 (Printed Version), 978-3-447-19423-5 (E-Book),

Festschrift en l'hommage de Jan Retsö, le présent ouvrage s'ouvre par une introduction/dédicace de Lutz Edzard (p. 9-10), un hommage très bien écrit, personnel et amusant, ce qui ne gâche rien, rendu au dédicataire par ses étudiants (p. 11-12) et le rappel de sa bibliographie (composée de 6 ouvrages – en propre ou en collaboration –, 55 articles et 17 comptes rendus de lecture) (p. 13-18). Composé en outre de 29 contributions, celles-ci sont ventilées en cinq grandes parties. Compte tenu du parcours de Jan Retsö, ce que rappelle la première note du premier article de la première partie, nul ne s'étonnera alors que cette dernière, constituée de deux contributions, soit consacrée à la linguistique slave (p. 19-53). Les autres parties relèvent directement du champ d'expertise du dédicataire, avec, au centre de celui-ci, l'arabe : *Arabic linguistics and philology* composé de onze contributions (p. 54-273), *Arabic literature, science, and history of ideas* composé de quatre contributions (p. 274-360), mais aussi *Hebrew linguistics* composé de six contributions (p. 361-447) et enfin *Aramaic, Ethiopic and comparative Semitic linguistics* composé de six contributions (p. 448-576). La table des matières est accessible sur le site de l'éditeur : [http://www.harrassowitz-verlag.de/title_1072.ahtml].

Je m'intéresserai ici particulièrement aux contributions ayant trait à l'arabe et, plus précisément, à la linguistique de cette langue. Mes commentaires se concentreront donc essentiellement sur la deuxième partie qui peut-être subdivisée en trois ensembles : le premier se présente comme l'édition et la traduction, voire le commentaire, de textes arabes, pour la plupart dialectaux ; le deuxième se concentre sur la question plus large de l'arabe dialectal en traitant notamment de la question du système verbal dans certains dialectes ; le troisième, enfin, aborde plus particulièrement des questions de linguistique arabe, qu'il s'agisse d'histoire morpho-phonologique, syntaxique ou idéo-linguistique de l'arabe, ces trois contributions se donnant pour but commun de lutter contre la *doxa* linguistique (arabe comme arabisante). Pour les besoins de cette recension, cette deuxième partie ayant apparemment été classée par ordre alphabétique du nom du contributeur, je proposerai ci-après une restructuration propre à mettre en relief les contributions qui la composent, leurs liens thématiques et leur intérêt scientifique d'un point de vue linguistique.

Le premier ensemble offre au dédicataire des textes arabes qui, en même temps qu'ils intéressent la langue en tant que telle, se présentent également comme des témoignages culturels, qu'ils soient contemporains comme dans le cas des trois premières contributions ci-dessous, ou médiéval comme c'est le cas du dernier. Cet ensemble s'ouvre par « Living together with Jews: A Palestinian Arabic text from Jaffa » (p. 54-60) de Werner Arnold. L'A. édite en transcription un texte arabe contemporain (2003) issu d'un entretien enregistré avec un Palestinien âgé de 70 ans, musulman, ayant conservé certains traits du parler du village de son enfance, Ǧabalīye, dont le dialecte, rappelle l'A., appartient avec ceux de Ṣummēl et d'Isdūd, au groupe sud des dialectes de Tel Aviv (p. 54). Par cette contribution, il s'agit essentiellement de la mise à disposition d'un texte, par ses transcriptions, annotation et traduction, qui vient alimenter le corpus disponible. En même temps qu'il s'agit, compte tenu du propos du texte et de la personnalité de l'informateur, d'un témoignage culturel intéressant sur la mixité entre juifs et musulmans, cela permet l'étude dialectologique contemporaine (ici d'un parler palestinien émaillé d'hébreu), tant d'un point de vue phonologique que syntaxique, comme par exemple la présence d'une négation à opérateur unique et postposé en *-š* (1) : *bižūz biʿrafš ʿibrāni hūwe* (p. 57) « it could be, that he doesn't know Hebrew » (p. 58). La deuxième contribution, « Texts in the Bedouin dialects of the Awlād Saʿīd and the Tayāha of Sinai » de Rudolf de Jong (p. 61-83) se présente de la même manière comme une ressource très intéressante apportée au corpus de l'arabe, et ce, là encore, surtout d'un point de vue phonologique, mais aussi syntaxique, en mettant en lumière les différences existant entre certains parlers du Sinaï, tout autant que sociologique ou culturel. Il s'agit de trois textes, issus de l'enregistrement de six interlocuteurs de deux tribus du Sinaï, tour à tour présentés et introduits puis transcrits, annotés et traduits. L'A. rappelle l'époque approximative de la pénétration de ces groupes tribaux dans le Sinaï, leur localisation actuelle (et recourt également, dans un contexte non stabilisé,

(1) Sur cette négation, qui peut être vue comme étant le troisième stade du cycle de Jespersen (cf. Jespersen, Otto (2010) [1960], *Selected Writings of Otto Jespersen*. New York, Routledge, 3e édition), et pour la critique de cette lecture, voir Wilmsen, David (2014), *Arabic Indefinites, Interrogatives, and Negators. A linguistic History of Western Dialects*, coll. « Oxford Studies in Diachronic & Historical Linguistics » 14, Oxford, Oxford University Press.

BCAI 31 (2017) Edzard Lutz (ed.): Arabic and Semitic Linguistics Contextualized. A Festschrift for Jan Retsö., recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

aux coordonnées de géolocalisation), de même qu'il présente succinctement les interlocuteurs et leur parcours scolaire. À mettre directement en rapport avec ces deux premières contributions, celle de Ablahad Lahdo, « Tillo. Two texts reflecting daily life and cultural aspects of the Arabs of Till, South-eastern Turkey » (p. 190-197) qui, après avoir lui aussi très succinctement présenté ses informateurs, transcrit, annote et traduit deux textes qui s'ajoutent là encore au corpus utilisable et alimentent donc la communauté scientifique intéressée par les questions de phonologie et, au delà, de syntaxe des variétés arabes, celle-ci émaillée de turc. La contribution de Werner Diem, « Ein Begleitbrief von 904 H zu Erlassen aus dem mamūkischen Ägypten » (p. 84-101) relève enfin du même genre, même si elle ne concerne pas la période contemporaine (le texte édité datant du 24 Ḏū al-Qaʿda 904/3 juillet 1499). L'A. présente longuement ce texte, une lettre accompagnant les décrets en Égypte mamelouke), en le replaçant, notamment, dans son contexte historique et économique (la lettre traite de la perception des impôts et des recettes fiscales provenant de trois villages d'Égypte) (p. 84-90), et en montre même la version originale numérisée, avant d'en donner l'édition en caractères arabes, une traduction annotée et un commentaire en partie grammatical. Une remarque au passage : l'A. écrit *ḫidmatu-hu* (p. 86) alors que le texte présente *ʿlā ḥdmth* (p. 91) qui, s'il est lu classiquement, doit être transcrit *ʿalā ḥidmati-hi* au génitif ou bien, s'il est lu à la manière de l'arabe moyen, en *ʿalā ḥidmatoh*, ce qui n'est pas à exclure, le texte présentant justement un cas de non-accord classique avec *ʿām ʾarbaʿ wa-sabʿamiye*, ce que note très bien l'A. (p. 99), les règles classiques imposant normalement *ʾarbaʿat* puisque le mot *ʿām* dont il est l'adjectif épithète est masculin.

Quant au deuxième ensemble, il s'ouvre par « The position of Mardin Arabic in the Mesopotamian-Levantine dialect continuum » d'Otto Jastrow (p. 177-189) où l'A., traitant des dialectes *qəltu* (2) d'Anatolie, indique en quoi l'arabe de Mardin, sur des bases morpho-phonologiques mais aussi syntaxiques, peut être considéré comme le plus conservateur de ceux-ci, en quoi alors l'arabe anatolien de Mardin, toujours sur des bases morphophonologiques, peut être considéré comme une branche de l'arabe *qəltu* mésopotamien et non irakien, et en quoi l'arabe de Mardin peut être compris comme le pivot entre les dialectes de Mésopotamie et du Levant, *via* le dialecte récemment découvert de Sine dans le district de Diyarbakir et les études de Shabo Talay sur la question. On regrettera néanmoins que, dans cette contribution, l'A. n'accorde pas plus de place à certains de ses collègues s'exprimant eux aussi sur l'arabe de Mardin, notamment George Grigore (3).

La deuxième est celle de Mélanie Hanitsch, « "Doppelte" Tempus- und Aspekmarkierung im Neuarabischen » (p. 102-156) qui traite quant à elle de la duplication, dans les dialectes, des marques de temps et d'aspect. Ce n'est, pour autant, pas la seule terminologie employée puisqu'il s'agit en fait de Neuarabische, c'est-à-dire de "Néo-Arabe". Ce faisant, l'A. reproduit la vision historiciste allemande de la linguistique appliquée à l'arabe pour laquelle les dialectes arabes sont perçus comme les héritiers du Altarabische, "Ancien Arabe", c'est-à-dire de *al-ʿarabiyya al-fuṣḥā*. Même s'il ne s'agit pas du cœur de l'article, cette terminologie est lourde de sens, puisque nombre de chercheurs réfutent cette vision bien trop lisse qui se fait par ailleurs le relais des thèses idéologico-théologiques propres à l'arabe. Contribution très documentée (avec huit pages de références), elle passe en revue différents dialectes et différents moyens de marquage temporels et/ou aspectuels (les dialectes n'ayant que *ʿam-*, ceux n'ayant

(2) Opposés aux dialectes *gələt*, distinction faite entre dialectes des chrétiens et juifs (*qəltu*) et des musulmans (*gələt*) à la suite de Blanc, Haim (1964), *Communal dialects in Baghdad*. Cambridge, Mass., Harvard University Press. Voir également Palva, Heikki (2009), « From *qəltu* to *gələt*: Diachronic Notes on Linguistic Adaptation in Muslim Baghdad Arabic », *Arabic Dialectology. In honour of Clive Holes on the Occasion of his Sixtieth Birthday*, Enam Al-Wer et Rudolf de Jong (dir.), Leyde, E. J. Brill, coll. « Studies in Semitic Languages and Linguistics », 53, p. 17-40.

(3) S'il cite bien Grigore, George (2007), *L'arabe parlé à Mardin - monographie d'un parler arabe « périphérique »*. Bucarest, Editura Universităţii din Bucureşti, il délaisse par contre Grigore, George (1999)*, « *Ka* a temporal prefix in Mardini Arabic derived from the verb *kana* (to be) », *Annals of the Faculty of Arts and Social Sciences*, 9, p. 9-15 ; (2002)*, « *Ku* – un préfixe temporel dans l'arabe mardinien », *Proceedings of the 4th Conference on the International Arabic Dialectology Association (AIDA) – Marrakesh, Apr. 1 - 4, 2000, Aspects of the Dialects Today. In Honour of Professor David Cohen*, Abderrahim Youssi *et al.* (dir.), Rabat, Amapatril, p. 374-380 ; (2003) [Arabic Linguistics], « Quelques traces du contact linguistique dans le parler arabe de Mardin (Turquie) », *Romano-Arabica*, 3, p. 119-135 ; (2007) [Peripheral Arabic Dialects], « L'énoncé non verbal dans l'arabe parlé à Mardin », *Romano-Arabica*, 6-7, p. 51-61 et (2008), « Conditional Structures in Mardini Arabic », *Zeitschrift für Arabische Linguistik*, 49, p. 63-77. On consultera également (2017), « *Fuṣḥā* Arabic Vocabulary Borrowed by Mardini Arabic *via* Turkish », *Approaches to the History and Dialectology of Arabic in Honor of Pierre Larcher*, Manuel Sartori *et al.* (dir.), Leyde - Boston, E. J. Brill, coll. « Studies in Semitic Languages and Linguistics », 88, p. 435-450. Ces deux articles, marqués par *, sont du reste ignorés, alors qu'ils portent exactement sur la question au cœur de Jastrow, Otto (2013), « Grammaticalizations based on the verb *kāna* in Arabic dialects », *Ingham of Arabia. A Collection of Articles presented as a Tribute to the Career of Bruce Ingham*, Clive Holes et Rudolf de Jong (dir.), Leyde, E. J. Brill, coll. « Studies in Semitic Languages and Linguistics », 69, p. 109-118.

BCAI 31 (2017) Edzard Lutz (ed.): Arabic and Semitic Linguistics Contextualized. A Festschrift for Jan Retsö., recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

que *b-*, etc.) et étudie les sens attachés à ces différents types de constructions. On regrettera cependant l'utilisation conjointe des catégories aspectuelles traditionnelles arabisantes (*perfect/imperfect*), et de celles issues de la linguistique des langues slaves (*perfective/imperfective*) sans que la différence entre les deux ne soit même abordée, ni que la pertinence du recours à celle-là ne soit avancée (*a fortiori* prouvée), ce qui semble devenir une mode (cf. *infra*).

Dans « Verb form switch as a marker of clausal hierarchies in urban Gulf Arabic » (p. 227-259), Maria Persson passe en revue les sens des formes préfixales, accompagnées ou non des préfixes ou verbes qui leur sont antéposés (p. 232-236), des formes suffixales (p. 236) et du participe actif (p. 236-240). Elle indique ensuite en quoi le passage d'une forme (suffixale) à l'autre (préfixale) (comme dans *raḥat tidrus*) ou inversement (*taʿrifīn əl-ummahāt yaʿni yištaġilun šuġl kaṯīr kānu fi-l-bēt*), donc quelle que soit la place relative des deux, le tout dans un contexte asyndétique, indique le passage d'une proposition principale à une proposition non-principale en arabe du Golfe. Exactement, ce passage « soudain » (p. 244) représenterait « an alternative to the use of extra-verbal markers of non-main clause linking such as complement clauses, conditionals, and final clauses » (p. 229), ce qui permet alors de réattribuer sa bonne valeur sémantique aux deux formes verbales en présence. Ainsi, « In narration [...] the gram switch is, then, a tool employed to separate between events that move the story forward and those that create the background scenery » (p. 247). Cette occurrence asyndétique de deux formes verbales, typique des langues arabes non classiques, loin d'obscurcir, permettrait donc en fait de signaler le passage de la principale à la proposition subordonnée dont l'« exact interpretation or function [...] is left to be interpreted from the context » (p. 252, voir aussi p. 254). De cela, l'A. indique alors qu'il n'y a aucune raison de faire entrer de force ce type de phrases dans la catégorie des phrases circonstancielles [4] : « there is no need to force clauses, such as *raḥat tidrus* and *ǧalas(a) yaktub(u)*, with final meaning into the proposed category of *ḥāl*-clauses, i.e. there is no need to postulate a *ḥāl muqaddar* with a "circumstance that holds at the completion of an action/event" » (p. 254). L'ensemble de l'article est richement exemplifié et emporte la conviction. On regrettera simplement, là encore, l'utilisation terminologique du couple aspectuel *perfective/imperfective* qui, quoi qu'ils apparaissent en italiques, signalant que l'A. ne les confond pas avec le couple aspectuel *perfect* (sans italiques p. 237)/*imperfect* (d'autant qu'elle fait l'effort tout à fait positif de parler de *suffix form* et de *prefix form*), ne sont ni définis ni surtout rattachés à leur origine linguistique slave. Le fait est alors, malgré tout, qu'ils se présentent peu ou prou dans cette contribution comme les simples équivalents du couple *perfect/imperfect*, c'est-à-dire *accompli/inaccompli*, ce que ne sont justement pas de manière exacte *perfective/imperfective* [5]. Il semble donc que cette utilisation, forte de confusions, soit un peu à l'image du couple *théorique/théorétique* où ce dernier, lorsqu'il est tiré de l'anglais vers le français avec le même sens que le premier, ne vise finalement qu'à faire chic.

Enfin, la dernière contribution de cet ensemble est celle d'Ori Shaschmon, intitulée « Agglutinated verb forms in the Northern province of Yemen » (p. 260-273). Dans une étude bien documentée, l'A. traite d'un phénomène syntaxique et morphologique repérable au Yémen, plus exactement dans la province nord de Ṣaʿdah et de Naǧrān. Il s'agit de formes verbales à la 2e pers. masc. sing. conjuguées au *māḍī* et décrites comme agglutinées puisqu'en *faʿaltant*, *faʿaltint* (Ṣaʿdah) ou *faʿalhant* (Naǧrān) où l'on reconnaît effectivement plus ou moins immédiatement la forme verbale à laquelle est agglutiné le pronom personnel sujet. Ce phénomène, visible comme le souligne l'A. au Yémen, se rencontre aussi ailleurs. Ainsi, en Syrie, à Damas, où il n'est [6] pas rare d'entendre par exemple *šū sāwayt inte ?* mais sans pour autant atteindre, peut-être, le même degré de fusion. En effet, et c'est ce qui est particulièrement intéressant ici, ce procédé vise à distinguer, comme on l'aura compris, entre 1e pers. sing. (lorsque celle-ci est masc.) et 2e pers. masc. sing., toutes deux sinon en *faʿalt*. Comme le souligne l'A., d'autres procédés contrastifs existent, mais la singularité de celui-ci est qu'il présente un haut degré d'assimilation entre forme verbale et pronom sujet suffixé (cas par ailleurs tout à fait remarquable). L'A. donne plusieurs exemples de ce phénomène dont deux qui prouvent plus encore qu'il s'agit sans doute aucun d'agglutination puisqu'ils présentent la suite forme verbale-pronom sujet-pronom objet dont elle dit : « The forms *šallētanthā* and *aštarētanthā* [...] show that the process of agglutination is actually

(4) Ainsi que le fait Abboud, Peter (1986), « The *ḥāl* construction and the main verbe in the sentence », *The Fergusonian impact. In honor of Charles A. Ferguson on the occasion of his 65th birthday. Vol. 1, From phonology to society*, Joshua A. Fishman *et al.*, Berlin, Mouton de Gruyter, p. 191-196, (cf. p. 230).

(5) Voir pour les mêmes réserves quant à la terminologie aspectuelle utilisée, Bruweleit, Stefan (2015), *Aspect, Tense and Action in the Arabic Dialect of Beirut*. Leyde – Boston, Brill, coll. « Studies in Semitic Languages and Linguistics », 79, et le compte rendu qui en est fait ici-même.

(6) Peut-être mieux vaut-il dire « n'était » compte tenu de la triste situation du pays qui rend son accès plus que problématique.

BCAI 31 (2017) Edzard Lutz (ed.): Arabic and Semitic Linguistics Contextualized. A Festschrift for Jan Retsö., recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

complete: the former independent pronoun, viz. the *ant* segment, has become an integral part of the conjugated verb, is no longer separable and remains attached to the verb even when a pronominal suffix follows it » (p. 264). Le phénomène semble même si bien établi qu'il existerait [7] (pour *faʿalhant* tout au moins) des manuels de conversations indiquant explicitement la nécessité de suffixation de *hant* à la 2e pers. masc. sing. L'A. consacre à cette dernière forme en *faʿalhant* un développement pour en expliquer la forme et insister sur le fait qu'il ne s'agit pas dans les faits et sans nul doute possible d'une construction à partir d'une 3e pers. masc. sing. (*faʿal*) mais bien d'une 2e pers. masc. sing. dont le *t* serait devenu *h*. Pour expliquer cette permutation consonantique, l'A. explore plusieurs pistes mais penche pour une raison de type contextuel : « The repetition of *t* in *katabt* and in *ant* is more than just a sequence of two similar sounds, it is pleonastic in form and in function – each of the *t*-sounds serves to indicate the 2.m.sg. Consequently, the first *t*, no longer serving any morphological purpose, became liable to reduction and eventually dissimilated to *h* » (p. 267). Cela lui permet donc de conclure que « By all accounts, the divergence between *faʿaltant*, *faʿaltint* and *faʿalhant* does not go back to different starting points, but reflects successive developments from a single origin » (p. 267). L'A. termine par une remarque de type sociolinguistique, indiquant que les deux premiers traits sont particulièrement vivants dans la communauté juive yéménite d'Israël, mais qu'ils risquent de disparaître, concurrencés par l'hébreu, et qu'ils sont marginaux dans les communautés musulmanes du Yémen. Par contre, le troisième en *faʿalhant* serait, lui, commun dans le parler des musulmans et devrait donc avoir quelques chances de survie (p. 268). Trois remarques pour finir : l'A. ne semble pas avoir rencontré de cas impliquant une locutrice et une allocutée, présupposant que la forme conjuguée en *faʿaltī* est suffisante pour désambigüiser de fait l'énoncé. Il me semble néanmoins avoir entendu, ailleurs, des *šū sāwayti inti?* (même de la part d'un locuteur mâle) qui pourraient n'être que l'effet d'une symétrie de système : *faʿalt* (1e pers. sing.) et *faʿalt* (2e pers. masc. sing.) > *faʿalt inte/anət* (2e pers. masc. sing.) > *faʿalti inti* (2e pers. fém. sing.) J'émettrais une réserve quant à une assertion qui ressemble à une prise de position idéo-linguistique non-consciente lorsque l'A. écrit : « Following the omission of the *historical* [je souligne] final vowels, *old* [je souligne] *faʿaltu* and *old* [idem] *faʿalta* » (p. 260). Je serais pour ma part plus prudent sur la réalité de la réalisation un jour et quelque part dans le monde arabe des voyelles brèves finales et du sacrosaint *ʾiʿrāb*. Les études ne manquent pas, depuis maintenant quelques années voire décennies, pour indiquer qu'en la matière rien n'est moins sûr. Enfin, le texte que propose l'A. en dialecte yéménite est assurément très intéressant, puisque, là encore, il alimente le corpus dialectal mis à notre disposition [8], mais il ne vient en rien, ou peu s'en faut (trois occurrences seulement entre les pages 268 et 272), illustrer le point considéré.

Le troisième et dernier ensemble est composé de trois contributions à remarquer. La première, intitulée « The Arabic definite article: A synchronic and historical perspective » (p. 157-176), est signée par Barry Heselwood et Janet C. E. Watson. Dans une contribution bien menée et très instructive, les A. remettent en cause un topos de l'arabe : l'assimilation du *lām* de l'article (*al-*) au contact d'une articulation dite « solaire » dans la tradition grammaticale arabe (*al-šams* prononcé *aš-šams*) au contraire du cas avec une articulation « lunaire » (*al-qamar*). Les A. présentent des éléments théoriques et empiriques venant rejeter cette assertion et soutiennent que, pour que quelque chose soit considéré comme étant une assimilation synchronique, celle-ci doit être facultative, signifiant qu'une prononciation sans assimilation doit également être autorisée par la grammaire (p. 157). De manière très fouillée, les A. analysent notamment, sur des bases acoustiques

(7) L'A. donne l'adresse d'un site internet qui ne semble malheureusement plus fonctionner.

(8) Et permet alors de voir que les systèmes hypothétiques du Yémen semblent fonctionner comme ailleurs (cf. Sartori, Manuel (2009), « L'évolution des conditionnelles en arabe égyptien contemporain », *Bulletin d'Études Orientales*, 58, p. 233-257 et Sartori, Manuel (2010), « Pour une approche *relationnelle* de la conditionnelle en arabe littéraire moderne », *Arabica*, 57/1, p. 68-98) puisque le texte montre « *lā jīntint mʿī mānā bā-addīlak šī* […] If you come with me I will not give you anything » (p. 270) où, à une protase en opérateur + *māḍī* correspond, pour l'expression d'un potentiel, non pas (ou plus comme en classique) un *māḍī* mais bel et bien un *muḍāriʿ* précédé d'un marqueur de futur (ici *bā-*. Sur ce dernier, voir notamment Taine-Cheikh, Catherine (2004), « Le(s) futur(s) en arabe. Réflexions pour une typologie », *Estudios de Dialectología Norteafricana y Andalusí*, 8, « Homeja a Peter Behnstedt en su 60 aiversario/Festschrift für Peter Behnstedt zum 60. Geburtstag », p. 215-238, p. 227). Ce même système est aussi présent sous la forme *q, si p* au même endroit, et l'on notera alors l'utilisation de l'opérateur *(i)lā*, correspondant de *law*, et non d'un équivalent à *ʾiḏā*, même pour un statut potentiel (cf. Vanhove, Martine (2002), « Conditionnelles et concessives en arabe de Yafiʿ (Yemen) », *Sprich doch mit deinem Knechten aramäisch, wir verstehen es! 60 Beiträge zur Semitik. Festschrift für Otto Jastrow zum 60 Geburtstag*, W. Arnold et H. Bobzin (dir.), Wiesbaden, Harrassowitz, p. 755-775). Dans son article, l'A. exhibe également un système en *ʾin* (cf. p. 263) qui fonctionne, lui, de manière tout à fait classique (*ʾin (mā) faʿala … faʿala*) et aussi un cas de *lā bā-yafʿal* donc avec une forme futur dans le champ de l'opérateur (p. 271).

BCAI 31 (2017) Edzard Lutz (ed.): Arabic and Semitic Linguistics Contextualized. A Festschrift for Jan Retsö., recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

et électro-palatographiques, certaines réalisations comme celles de *ʾalzam*, *ʾalṭaf*, sans pour autant induire une nécessaire assimilation, et *ḥabil rafīʿ* où le *lām* se trouve à chaque fois suivi d'une articulation solaire. Ils prennent également le cas de *hazza* qui sera comparé à *al-zaffa*. Les A. rappellent la pluralité de formes que l'article défini peut recouvrir : *-m-* comme dans *imbāriḥ*, *-n-* dans *in-šams* ou encore la possibilité de gémination dans des cas non classiques au sens de ce qui s'enseigne en classe, comme *ab-bēt*. Ce dernier cas est particulièrement remarquable puisqu'il permet alors de comprendre pourquoi un traité grammatical du IXe/XVe siècle présente à deux reprises *al-Baṣra* avec une *šadda* sur le *bāʾ*, contrairement aux règles d'orthoépie classique [9] et très certainement prononcé *ab-Baṣra*. Ils présentent du reste un très intéressant point sur la littérature au sujet du développement de l'article en arabe (p. 170-172). Surtout, les A. redéfinissent et exemplifient plusieurs concepts (true geminate, false geminate, fake geminate, assimilation) et examinent différents cas, notamment ceux de coarticulation au sein d'un même mot ou entre les mots. Les A. sur la base des études menées, suggèrent plutôt qu'à un article dont le *lām* s'assimile à l'articulation solaire qui le suit, il est préférable de concevoir que les locuteurs « select the syntactic element /azzaffa/ with its geminate /zz/ 'ready-made', or that speakers choose the definite article allomorph according to the initial segment of the defined word » (p. 170). En effet, « the geminates which occur in definite article plus coronal consonant constructions are not the result of synchronic assimilation and should instead be regarded as 'true' geminates, not assimilatory geminates. Our illustrative articulatory and acoustic data indicate that the geminate [zː] in alzaffa is no different from that in hazza » (p. 172). Les A. concluent alors de manière convaincante que « To our knowledge, there is no evidence from available data that Arabic speakers, when saying al-zaffa, begin with /ʔal-zaffa/ and then assimilate the /l/ to the /z/. If that was the case, we would expect to find real-time dynamic influences of the kind seen in *alzam*, *alṭaf* and *ḥabil rafīʿ* as the articulatory gestures for realizing /l/ adapt to the local circumstances. In our opinion, the facts of the definite article in Arabic are best accounted for in terms of phonologically conditioned allomorphy, not by derivation from a single invariant form » (p. 173).

Ils font par ailleurs montre de prudence dans certaines de leurs assertions, comme c'est le cas avec la phrase suivante où ils montrent qu'ils ne la reprennent pas à leur compte : « [...] Arabic in which every occurring major class lexical items *is said* [je souligne] to be derived from an abstract consonantal root by the application of vowelling patterns » (p. 161) [10]. Enfin, ils égratignent l'approche générativiste, ce qui semble tout à fait légitime, en écrivant que « The assumption found i.a. in generative phonology that a single morpheme must at some ultimate abstract level be instantiated by a single phonological form can be characterized as an example of a reification fallacy in which a single form in morphology is required to respond to a single item in phonology » (p. 172-173).

La transition est alors toute trouvée, qui permet de passer à la deuxième contribution de cet ensemble. Il s'agit en effet de celle de Pierre Larcher, dont on ne peut douter de son éloignement du générativisme, intitulée « Une occurrence ancienne de la structure *kāna sa-yafʿalu* en arabe écrit » (p. 198-213). Cette contribution permet de noter l'existence, à une époque très ancienne pour l'arabe puisqu'il s'agit de celle de Sībawayhi (m. 180/786 ?) dans le plus ancien ouvrage de grammaire arabe à nous être parvenu, et non uniquement récente, de cette structure. L'A. indique que, morphologiquement, cette dernière devrait faire penser à l'équivalent d'un conditionnel français présent. Il précise même que cette interprétation n'est « pas spécieuse » (p. 208), retrouvant ainsi ce qu'il laissait entendre lorsqu'il en traitait ailleurs en disant que cette structure avait « une possible interprétation contrefactuelle » [11], et que, prudemment, il indiquait qu'« Alors que le français *il allait faire* a une interprétation soit factuelle [...] soit contrefactuelle [...], l'arabe *kāna sayafʿalu semble* [j'insiste] n'avoir qu'une interprétation contrefactuelle » [12]. Pour autant, les exemples d'arabe moderne à la disposition de l'A. ainsi que l'occurrence ancienne de Sībawayhi l'obligent ici à conclure à un emploi contrefactuel, mais plus

(9) Cf. le manuscrit du *ʾImlāʾ ʿalā al-Kāfiya* d'Ibn al-Ḥāǧib (m. 646/1249), manuscrit détenu par la bibliothèque nationale de Damas (N° 8776), vraisemblablement datable du IXe/XVe siècle qui présente aux folii 104a/14 et 107a/8 cette graphie البّصرة.

(10) Pour un rejet clair de cette vue dérivationnelle, voir Larcher, Pierre (1995), « Où il est montré qu'en arabe classique la racine n'a pas de sens et qu'il n'y a pas de sens à dériver d'elle », *Arabica*, 42/3, p. 291-314.

(11) Larcher, Pierre (2007a), compte rendu de « *Le Système verbal de l'arabe comparé au français. Énonciation et pragmatique* » par Albert Abi Aad. *Préface de Michel Le Guern*, Paris: Maisonneuve et Larose (2001), 186 p. *Arabica*, 54/4, p. 600-602, p. 602.

(12) Larcher, Pierre (2007b), « L'arabe classique : trop de négations pour qu'il n'y en ait pas quelques-unes de modales », *Travaux Linguistiques du CLAIX 20*, *La Négation*, Christian Touratier et Charles Zaremba (dir.), Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, p. 69-90, p. 58, repris dans 2007a, p. 88, note 17.

BCAI 31 (2017) Edzard Lutz (ed.): Arabic and Semitic Linguistics Contextualized. A Festschrift for Jan Retsö., recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

précisément avec une valeur temporelle de passé, c'est-à-dire l'équivalent d'un conditionnel français passé. Pour *kāna sa-yafʿalu*, l'A. signale en plus un emploi factuel (*ʾīh ʾayyuhā al-ǧasūs qul man ʾarsalaka ? wa-mā allaḏī kunta sa-tafʿalu-hu fī hāḏihi al-qarya al-ʾamīna* ? « Hé, l'espion ! Dis : qui t'a envoyé ? Et qu'allais-tu donc faire dans ce paisible village ? », p. 207) où « allait faire » ne peut être remplacé par un conditionnel, ni présent ni passé, et un emploi fictif (mode de l'imaginaire), où la structure pourrait être remplacée par un conditionnel présent du français, ainsi que l'a traduit l'A. (p. 208). De fait, cette même structure peut, aux côtés de l'interprétation contrefactuelle, en recevoir une autre correspondant, elle, à sa morphologie. Cette seconde interprétation en fait alors bien, comme l'A. le pressentait, l'équivalent d'un conditionnel français présent de type temporel (et non modal), c'est-à-dire un ultérieur du passé (ou passé des historiens) [13].

Enfin, l'existence en arabe de deux expressions proches, quoique distinctes, pour rendre le concept de « langue maternelle » (*mother tongue*), est l'occasion pour Gunvor Mejdell, dans une contribution lumineuse, de celles dont on se dit qu'on aurait aimé les écrire soi-même et dont on se félicite de les avoir lues, intitulée « *Luġat al-ʾumm* and *al-luġa al-ʾumm* – the 'mother tongue' in the Arabic context » (p. 214-226), de nous emmener aux confins de l'aveuglement idéologique dont peuvent faire preuve certains analystes lorsqu'il s'agit de traiter de la « langue arabe ». Le doublet en question est celui de *luġat al-ʾumm* (structure annexive) et *al-luġa al-ʾumm* (structure appositive). Si, à la suite d'un sondage de grande ampleur, l'A. parvient à mettre en avant une tendance à différencier entre *luġat al-ʾumm* entendu comme *mother tongue*, c'est-à-dire, selon les termes de l'UNESCO rappelés par l'A., « the language which a person acquires in early years and which normally becomes his natural instrument of thought and communication » (p. 215) et *al-luġa al-ʾumm* entendu comme *mother language*, c'est-à-dire langue-mère, langue idéologique, littéraire, nationale, (religieuse en sus pour l'arabe) (cf. p. 225), cette contribution marque et fait date dans la mesure où elle pointe, avec beaucoup d'à propos et de finesse le problème proprement idéologique auquel nous sommes confrontés dès lors qu'il s'agit d'aborder une langue (pourtant) normale comme l'arabe. L'A. montre en effet comment, pour des raisons idéologiques qui sont à la fois religieuses que tous connaissent bien dans le cas de l'arabe mais aussi nationalistes (notamment issues de la *Nahḍa*), un glissement idéologique a eu lieu. Ce glissement, très bien expliqué par l'A., est celui de *mother tongue* (langue maternelle) à *mother language* (langue-mère), l'équivalent du premier pour l'arabe n'ayant tout bonnement pas été rendu, voire considéré. Elle y voit là, avec raison, un procédé conscient, j'insiste, d'effacement (*erasure*) ainsi caractérisé : « Erasure is the process by which ideology, in simplifying the sociolinguistic field, renders some persons or activities (or socio-linguitic phenomena) invisible » [14]. Dans le cas de l'arabe, cela revenait donc à dire que la langue maternelle, *mother tongue* était non pas la *luġā ʿāmmiyya* (ce qu'elle est bien dans les faits) mais la *luġa (ʿarabiyya) fuṣḥā* (ce qu'elle n'est donc nullement, comme chacun sait) ; *mother tongue*, rendu de manière équivalente par le doublet *luġat ʾumm* et *al-luġa al-ʾumm*, devenait donc, par simplification idéologique en arabe, le pendant de la seule *luġa fuṣḥā*, au mépris du contenu conceptuel initial. Comme chacun sait ? Certainement, mais pas comme chacun est disposé, idéologiquement, à le voir, à l'accepter et à le dire, et c'est là que l'article de Mejdell est très percutant : il montre, une fois de plus, cette cécité idéologique tout à fait revendiquée (cf. p. 216) dont font preuve certains ayatollahs de l'arabe-*fuṣḥā* décrivant leur propre langue maternelle-*āmmiyya* comme une langue dépravée, vulgaire, digne d'aucun intérêt, voire, il y en a pour le penser et pire, le dire, sans grammaire. Voilà pour les raisons du glissement. Quant au comment de celui-ci, c'est une fois encore avec beaucoup de justesse que l'A. le note : il s'agit en fait de l'effet d'une dérivation qualifiable de pivot[15], par lequel *ʾumm*, dans le doublet calqué des langues indoeuropéennes de *luġat al-ʾumm* et *al-luġa al-ʾumm*, a fait glisser vers *ʾumma* (« communauté, Nation »). Le doublet devenait donc l'équivalent de *mother language* et niait totalement l'existence d'une *mother tongue*, prouvant ainsi par l'absurde que l'arabe serait bel et bien une langue particulièrement à part.

(13) Pour une vue détaillée de l'analyse de l'ensemble de ce tour, voir Sartori, Manuel (2015), « Les emplois du tour *kāna … sa-/sawfa yafʿalu* en arabe écrit contemporain », *Annales Islamologiques*, 49, p. 193-220.

(14) Gal, Susan (1998), « Multiplicity and contestation among linguistic ideologies », *Language Ideologies: Practice and Theory*, Kathryn Woolard et Bambi Schieffelin (dir.), Oxford, Oxford University Press, p. 317-331.

(15) Pour reprendre un concept proprement linguistique et non idéologique (voir Larcher, Pierre (2012), « Un cas de tératologie dérivationnelle en arabe classique ? Le verbe *istakāna* », *Romano-Arabica*, New Series 12, « 55 Years of Arab Studies in Romania », p. 159-168, Larcher, Pierre (2013), « Un cas de dérivation « pivot » en arabe », *Arabica*, 60/1-2, p. 201-207 et Larcher, Pierre (2016), « La dérivation « pivot » en arabe classique, une fois encore », *Folia Orientalia*, 52, p. 233-247).

BCAI 31 (2017) Edzard Lutz (ed.): Arabic and Semitic Linguistics Contextualized. A Festschrift for Jan Retsö., recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

D'un point de vue strictement linguistique, et pour ne parler que de la linguistique de l'arabe, cet ouvrage se présente comme un apport de qualité à notre savoir, certaines de ses contributions, lumineuses, étant absolument à lire.

Manuel Sartori
Aix-Marseille Univ, CNRS, IEP, IREMAM
Aix-en-Provence, France

BCAI 31 (2017) Edzard Lutz (ed.): Arabic and Semitic Linguistics Contextualized. A Festschrift for Jan Retsö., recensé par Manuel Sartori
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net